

12 septembre 1944. Libération de Vesoul vue par Guy Pelletier.

Guy Pelletier (brigadier-chef Tanneur dans la résistance) demeure à Vesoul, boulevard Maréchal Pétain. Professeur d'allemand au lycée Gérôme, il appartient au groupe FFI Denis, du nom de son chef, André Denis, ingénieur à la Société Dollé à Vesoul. Activé à partir du 7 septembre 1944, ce groupe cantonne dans les bois de Levrecey. C'est là, le 11 septembre, qu'il rencontre les Américains auxquels il s'intègre.

Vers 10 heures le **11 septembre**, le groupe rencontre les premiers chars américains à Levrecey. Avec eux il arrive à Velleguindry vers midi. Pause et à la nuit presque tombante, les FFI et les US atteignent, au niveau de Vellefaux, la RN 57. Direction La Providence atteinte vers 21 h 30. Au lieu de continuer de descendre sur Vesoul, la troupe (US et FFI) tourne à gauche et pénètre dans **Echenoz**. Accueil par une foule en liesse. Traversée **d'Echenoz** et direction Noidans. A la sortie de Noidans, en direction de Vaivre, les chars s'immobilisent et les FFI comprennent qu'ils vont passer la nuit à cet endroit.

« Soudain, vers deux heures du matin (12 septembre), un grondement puissant nous secoue : ce sont les moteurs de nos chars qui démarrent. Debout d'un bond, nous saisissons au vol armes et bagages et sautons sur les chars, bousculant quelque peu les G.I. qui se contentent de se serrer un peu en grognant et en resserrant leurs couvertures sur eux. Nous nous enveloppons hâtivement dans les nôtres car il fait frisquet et ce réveil brutal nous y rend encore plus sensibles. Heureusement que nous avons fait vite : les chars démarrent presque aussitôt, pivotant sur eux-mêmes et repartant vers Noidans que nous retraversons. Où allons-nous donc ? Puis nous retraversons Echenoz et remontons vers la RN 57. Revenons-nous en arrière ? Non ! Nous atteignons le RN 57, tournons en direction de Vesoul et presque aussitôt les chars s'arrêtent à une cinquantaine de mètres les uns des autres. Le grondement des moteurs se tait. Grelottant dans nos couvertures, n'osant bouger puisque les Américains ne bougent pas, nous attendons l'aube dans le silence troublé seulement par quelques explosions lointaines.

Dès qu'on commence à distinguer quelque chose, nous essayons de faire le point. De-ci, de-là, dans le fossé, des carcasses de voitures et, mais oui, nous avons bien vu hier soir, quelques cadavres allemands. Chose curieuse, la plupart n'ont plus de bottes. Nous avons l'explication quelques minutes plus tard quand une des jeeps s'avancera en reconnaissance. Dans la grisaille de l'aube et la légère brume, nous voyons ç une centaine de mètres une ou deux silhouettes furtives qui s'enfuient : récupérateurs ou détrousseurs de cadavres ? Après les quatre années d'occupation et de privation que nous venons de vivre, où les bons de chaussures ne donnaient droit qu'à d'infâmes souliers de bois dont un moine n'aurait pas voulu, certains ont estimé que les lourdes, mais solides et confortables bottes allemandes, étaient une magnifique et bien utile aubaine. Ceux qui ont vécu ces années difficiles n'approuveront sans doute pas le procédé, mais ne jetteront certainement pas non plus la pierre ?

Dès que le jour s'est levé, la canonnade a recommencé : les coups partent de derrière nous, pas très loin semble-t-il : mais où et sur quoi tirent-ils ? Il nous semble entendre des éclatements au loin, mais le versant de Cita nous cache presque tout Vesoul. Un des officiers américains nous dira un peu plus tard que les batteries américaines tirent par-dessus Vesoul sur les colonnes allemandes qui s'enfuient par les routes de Lure et de Luxeuil.

Un vésulien qui, durant la nuit, est monté sur les pentes de Cita et suit les opérations à la jumelle, dira : c'était comme une énorme chenille qui remontait sur la route de Luxeuil, au pied du Sabot. A la jumelle, on distinguait pêle-mêle des soldats courant entre toutes sortes de véhicules qui sur deux, parfois sur trois files, s'efforçaient d'avancer. C'était la grande pagaille, ponctuée d'éclairs : les éclatements des obus américains. Le tir semblait très précis. Et pour cause ! Nous saurons par la suite que l'officier américain dirigeant le tir était tout simplement assis au pied de la croix de Cita et, de là-haut, transmettait ses directives par radio aux batteries postées à Valleriois-Lorioz...

Mais nous sommes toujours à la même place. La matinée s'écoule lentement, bien trop lentement pour notre impatience qui grandit à la mesure de notre manque d'information. A peine si de temps à autre, une jeep descend jusqu'au haut de l'avenue Pasteur et revient quelques minutes plus tard. C'est lors d'un de ces retours que nous apprenons sur quoi tirent les batteries américaines. Nous avons les nerfs à fleur de peau, mais le calme et la patience de G.I. nous en imposent et nous nous comportons comme eux : nous ne voulons pas qu'ils aient une mauvaise impression de nous !

Vers 11 heures, les G.I. sortent leurs rations de campagne et nous en donnent : nous mangeons pour nous occuper, mais le cœur n'y est pas et ça descend mal. Le temps passe...

Vers 13 heures, enfin, les moteurs se réveillent ; nous nous préparons, mais le lieutenant vient nous dire que nous devons attendre sur place. Les chars démarrent lentement, précédés et suivis d'une jeep. Ils disparaissent au tournant de l'avenue Pasteur. Les G.I. sont restés eux aussi, regroupés en avant à une cinquantaine de mètres, à côté de la troisième jeep. Le lieutenant nous informe qu'il y a un canon antichar au carrefour, en bas de la côte. D'un commun accord, nous lui proposons de demander au colonel de nous laisser nous glisser à travers les jardins de ce quartier que nous connaissons bien, pour tirer de près sur les servants de la pièce. Le colonel répond très calmement : Pas la peine, laissez faire les canons.

Soudain, une vive fusillade éclate devant nous : les chars ont trouvé le contact. Des balles sifflent au-dessus de nous, mais elles ne sont pas dangereuses. La coupe du versant de Cita nous couvre. Par contre, nous ne sommes pas à l'abri d'un éventuel schrapnell. C'est pourquoi, imitant les G.I., nous nous accroupissons dans le fossé. Seuls restent sur la route la jeep et ses occupants, dont le colonel. Au bout d'une dizaine de minutes, une jeep revient et confirme que les chars sont bien au contact des Allemands qui couvrent le canon antichar. La fusillade continue : nous distinguons parfois le tir rapide des mitrailleuses, les coups plus espacés des fusils allemands. Une dizaine de minutes encore, puis nous entendons un ou deux abois rageurs : le canon antichar sans doute suivis presque aussitôt de feux fortes déflagrations successives auxquelles répondent en écho deux explosions plus lointaines : un des deux chars vient de dire son mot. Ma femme me dira plus tard que les obus ont éclaté en l'air, à hauteur des toits, répandant leurs éclats de tous côtés. L'effet est instantané : l'intensité de la fusillade diminue subitement de moitié, puis va s'amenuisant dans les minutes qui suivent : encore quelques rafales de mitrailleuses, quelques coups de feu isolés.

A ce moment, les G.I. se relèvent et sortent du fossé. Nous faisons de même. Les jeeps démarrent lentement et, en file indienne, tout le monde suit sur le bas-côté de la route. Nous arrivons au tournant : devant nous, la longue avenue Pasteur est vide. Nous avançons et la colonne bifurque à droite dans le chemin de Bellevue. Nous passons devant la maison qui a brûlé hier et dont les ruines fument encore. Ah ! voilà les chars au bas de la côte mais ils ne sont plus que quatre. A mi-pente, l'un d'eux flambe dans un nuage de fumée : le canon antichar l'a eu. Heureusement son équipage sain et sauf a pu se réfugier dans la cave d'une maison voisine et vient de grimper sur l'arrière du char de queue.

Dès que nos deux colonnes -car nous avançons maintenant en file indienne de chaque côté de la route, l'œil aux aguets- les rejoignent, ils redémarrent lentement.

Devant nous, au carrefour, sur le boulevard de Besançon, plus de canon antichar, plus d'Allemands. Sans doute, le canon antichar et son unité d'accompagnement avaient-ils pour mission de retarder le plus longtemps possible l'avance des Américains afin de permettre aux troupes allemandes entassées à Vesoul durant les deux derniers jours de quitter la ville.

Plus d'Allemands donc, mais des gens qui sortent des maisons. Par-dessus le ronronnement assourdi des chars au ralenti, nous entendons de grands cris : les Américains, les Américains ! Nous arrivons au boulevard de de Besançon. Des gens accourent de toutes parts, applaudissant, criant, gesticulant comme des fous, se précipitant sur les G.I. pour les toucher, les embrasser. Lorsqu'ils reconnaissent derrière les Américains les brassards FFI, les cris, les applaudissements redoublent, c'est du délire, pire encore que la veille à Echenoz et Noidans. Nous sommes assaillis, bousculés, embrassés... De tous côtés, d'autres accourent, le téléphone arabe fonctionne vite ! Des drapeaux français apparaissent aux fenêtres...

Je me suis mis dans la colonne de droite, celle qui passe devant chez moi. En arrivant devant la maison, j'ai l'immense joie de voir sur le trottoir ma femme, notre petite fille dans les bras et mes beaux-parents, doublement heureux et de la libération et de me voir sain et sauf : étreintes pleines d'émotion, mon beau-père pleure de joie. Je serre rapidement les mains des voisins stupéfaits de me voir apparaître là en uniforme : ils ne savaient pas que j'étais parti et n'avaient jamais soupçonné mon appartenance à la résistance. Et aussi vite que possible, dans la bousculade, je rejoins la colonne déjà une centaine de mètres. Maintenant les trottoirs sont noirs de monde, acclamations, bousculades sans fin. Pourvu qu'il n'y ait pas de tireurs isolés quelque part ou qu'un obus allemand n'arrive ! Mais non, tout se passe bien et toujours un œil vers les toits, nous arrivons devant l'hôtel de ville de Vesoul. Sur un ordre du lieutenant, nous laissons partir les Américains et nous nous mettons en rang dans la cour : au balcon on déploie un drapeau français. Nous présentons les armes aux accents d'une vibrante Marseillaise que nous chantons à pleine voix avec toute la foule.

Puis, nouvel ordre : nous reprenons la formation en deux colonnes et suivons la rue Paul Morel puis la rue Georges Genoux pavoisées elles aussi, porté que nous sommes toujours par les acclamations, toujours bousculés mais heureux. Nous arrivons au monument aux Morts, suivis d'une grande foule et de nouveau nous présentons les armes aux accents de la Marseillaise.

A peine terminons-nous le refrain et avant que l'ordre de reposer les armes soit donné, des rafales de mitrailleuses éclatent non loin de nous. Cinq longues minutes se passent puis tout se tait. Plus tard, nous saurons que les chars américains se dirigeant vers le Transmarchement viennent d'accrocher et de neutraliser un groupe d'Allemands en position derrière la ligne de chemin de fer : les Allemands se sont rendus.

De nouveau sur deux colonnes, nous suivons la rue Aristide-Briand et retrouvons les Américains au Transmarchement. Ils se préparent à avancer mais doivent se débarrasser d'Allemands postés sur la colline en face, près du Sabot de Frotey. Nouvel accrochage, mais cette fois les canons des chars sont de la partie et bientôt la voie est libre. Les Allemands se replient par-dessus la colline, signale le Piper-Cub toujours présent là-haut. Les chars avancent, tout est fini. La colonne prend la direction de Luxeuil. C'est fini, Vesoul est libéré.

Le groupe se disloque : une partie de nos camarades va accompagner les Américains jusqu'au -delà de Luxeuil, certains iront même jusqu'au-delà de Remiremont. L'un d'eux s'engagera dans l'armée française de libération et fera la campagne d'Allemagne.

Accompagnant le lieutenant qui doit rendre compte au chef de bataillon, les autres, dont je suis, reviennent à l'hôtel de ville. En chemin, nous croisons un groupe d'Allemands prisonniers. A la vue de nos brassards, ils baissent la tête : nous passons fièrement... En arrivant à l'hôtel de ville, j'avertis le lieutenant que je vais à l'infirmerie installée au sous-sol, pour y faire soigner mes pieds en sang car, depuis deux jours, je n'ai pu enlever mes gros godillots et les marches de nuit dans les bois et l'obscurité m'ont causé des ampoules qui ont éclaté. Quand je remonte, un peu plus tard, je retrouve le lieutenant et me mets à ses ordres. Il me répond qu'il n'a plus d'ordre à donner, la mission du groupe est terminée, il va être dissous. Chacun redevient indépendant et libre de ses actes. On est en train d'installer un PC FFI dans un bureau de l'hôtel ville...Je suis libre de rentrer chez moi. Nous nous quittons avec regret sur une cordiale poignée de main. Je laisse mon fusil et les cartouches au concierge de la mairie, demain je les remettrai au PC. Ils seront utiles à un autre.

Clopinant, je prends le chemin de la maison, obligé de sourire, de serrer les mains, de répondre à tous ces gens joyeux, connus et inconnus qui se précipitent vers moi dès qu'ils m'aperçoivent.

La fièvre et l'excitation de l'action sont tombés, la tension nerveuse se relâche brusquement. Je me sens soudain las, très las. J'ai besoin de retrouver mon chez-moi, de revoir ma femme, ma petite fille, mes beaux-parents, j'ai besoin de la quiétude et du réconfort de l'atmosphère familiale... Cinq jours seulement depuis mon départ : il me semble qu'il y a des mois, des années, une éternité, tant de choses se sont passées ! Demain, j'irai au PC servir d'interprète ... Mais ce soir, je rentre chez moi...Vesoul est libérée... Dans quinze jours, ce sera la rentrée. «

Tués lors du bombardement américain alors qu'ils se trouvent dans une tranchée aménagée derrière la maison d'Habrainville le 11 septembre 1944 à 16 heures.

Vallat Madeleine née Brandt (1917)
D'Habrainville Pierre (1926)
D'Habrainville Elisabeth née Vorillon (1899)

Blessés :

Bauquis Marthe (1913) par des éclats d'obus. Décédée le 3 octobre 1944 à l'hôpital de Vesoul.
Cuisance Bernard (1926). Grièvement blessé. Sera amputé du bras gauche.

Bombardement américain du 12 septembre 1944 à 8 heures qui tue deux personnes

Tués :

David Paul (1899), à son domicile.
Dupuis Marie-Thérèse épouse Seguin (1914). Elle se trouve à ce moment dans un abri aménagé dans une cave, sous les cités Dollé, rue Victor Hugo à Echenoz-la-Méline. Un obus pénètre dans l'abri la tuant net et blessant l'enfant (Jacqueline devenue épouse Forterre) qu'elle allaite.

Blessée :

Seguin Jacqueline

Tué et blessés le 5 avril 1945.

Gaillard Claude, né le 18 juillet 1935 à Echenoz-la-Méline, demeurant à Echenoz-la-Méline, rue Joseph Rouget. Mortellement blessé le 5 avril 1945 en manipulant, dans la buanderie familiale, une grenade trouvée dans un buisson et décédé le même jour à l'hôpital de Vesoul. Son frère André, 6 ans et le jeune Yves Collilieux, 10 ans, sont légèrement blessés